

# A Harvard, les aventuriers du psychédéisme

À LA POURSUITE DU CHAMPIGNON MAGIQUE – 1/6 –

Molécule extraite d'un champignon hallucinogène, la psilocybine suscite un net regain d'intérêt, notamment au sein de la prestigieuse université américaine.

« Le Monde » retrace son histoire, indissociable de celle d'un étonnant personnage obsédé par le sujet : le banquier Robert Gordon Wasson

CAMBRIDGE (ÉTATS-UNIS) - envoyé spécial

Du temps où il était soldat, Nicholas Ige ne portait guère les hippies dans son cœur. « *A l'armée, on s'en moquait souvent. Désormais, je me surprends à parler comme eux, parfois* », confie cet Américain de 30 ans, cheveux ras, muscles saillants. Il a servi dix ans sous les drapeaux, et dit avoir tué « *au moins* » quarante-six personnes en Afghanistan. « *Il arrivait qu'on se congratule, entre militaires, juste après avoir éliminé un ennemi.* » Aujourd'hui, Nicholas Ige a repris les études, à l'université Harvard, sur la Côte est des États-Unis, et assure être devenu « *une meilleure personne* ». A l'entendre, le secret de cette transformation serait une molécule, la psilocybine, extraite d'un champignon hallucinogène, le psilocybe. Comme elle est interdite sur une grande partie du territoire américain, il s'en est procuré auprès d'un thérapeute clandestin. Une vingtaine de sessions, avec à chaque fois des doses importantes, et in fine ce constat positif : « *La psilocybine m'a reconnecté aux autres, au monde.* »

Aux États-Unis, Nicholas Ige n'est pas seul à vanter cette substance dite psychédélique, une famille où figurent également le LSD (diéthyllysergamide), la DMT (diméthyltryptamine), l'ecstasy ou la mescaline. Voilà quelques années qu'elle fait l'objet d'articles, aussi bien dans les revues scientifiques que dans la presse généraliste. Les plus enthousiastes y voient une panacée, capable de soigner tous les maux ; les plus sceptiques, une passade nourrie par un emballement médiatique sans lendemain.

Les champignons hallucinogènes ont souvent provoqué de telles réactions. A travers les siècles et les continents, ils n'ont cessé de cliver, tantôt sacralisés, tantôt diabolisés. Pour qui s'y intéresse, un lieu est incontournable : Cambridge, dans le Massachusetts. Cette ville, qui abrite Harvard, n'a-t-elle pas été parmi les premières à dépénaliser la psilocybine, en février 2021 ? La prestigieuse université elle-même n'est pas en reste : une étude ambitieuse sur les bienfaits thérapeutiques de cette molécule est menée dans son hôpital. Sans compter que c'est ici, dans les environs de Boston, qu'a germé, au début des années 1960, la contre-culture psychédélique née de la rencontre entre ce campus d'exception et les champignons dits magiques.

Enfin, l'université accueille les archives de l'homme sans lequel rien de tout cela, peut-être, ne serait arrivé : Robert Gordon Wasson (1898-1986). Considéré comme le premier occidental à avoir intentionnellement consommé de la psilocybine, cet Américain y fut initié en 1955, au cours d'une cérémonie chamannique, dans un village reculé du Mexique.

Étonnant personnage que ce Wasson... Banquier de profession, il consacre tout son temps libre à l'étude des champignons, sa passion absolue, partagée avec son épouse, la pédiatre russe Valentina Pavlovna Guercen (1901-1958). Ils évoquent leurs découvertes dans des magazines à grand tirage, comme dans des publications spécialisées. Leurs écrits attisent la curiosité d'éminents savants, mais aussi des premiers hippies ou d'agents de la CIA. Si bien qu'aujourd'hui encore, le couple Wasson suscite le trouble. Sa quête inspire des artistes et des intellectuels, séduits par leur romantisme visionnaire. Dans le même temps, ils n'échappent pas aux critiques, certains épinglant leur méthodologie, d'autres les accusant d'appropriation culturelle, d'autres encore les plaçant au centre de délirantes théories du complot.

## THÉRAPIE SALVATRICE

D'après les documentalistes chargés de veiller sur elles, les archives des Wasson figurent parmi les plus consultées de Harvard. Nicholas Ige, l'ex-soldat devenu une « *meilleure personne* », n'a pas encore fouillé dans ses rayons. Il a d'autres priorités. Cet été, à mi-chemin entre sa première et sa deuxième année, ce Hawaïen effectue un stage dans une entreprise de logistique fournissant du matériel médical aux Ukrainiens. Demain, il se verrait bien astronaute. Pour l'heure, il s'est spécialisé en neurosciences, « *un moyen formidable d'étudier la trace des traumatismes sur le cerveau* ». Lui-même est formel : s'il n'avait pas suivi une thérapie sous psilocybine, il n'aurait probablement pas réussi les examens d'entrée dans cette université, où la personnalité des candidats est étudiée au plus près. « *A l'oral, j'ai probablement dégagé une image plus ouverte, moins autocentrée.* »

Nicholas a passé quatre ans et demi chez les parachutistes, cinq et demi aux opérations spéciales. « *Sur le front, tuer était devenu un geste anodin, souligne ce fils de pasteur, d'origine asiatique. Je commençais à m'inquiéter de mon manque d'empathie. A leur retour dans le civil, la plupart de mes ex-compagnons d'armes semblaient dans l'alcoolisme, la dépression... Beaucoup se sont suicidés.* » A 28 ans, Nicholas Ige finit, lui aussi, par quitter l'armée. C'est alors qu'il tombe sur un épisode du podcast le plus écouté des États-Unis, « *The Joe Rogan Experience* ». Un ancien d'Afghanistan y raconte comment la psilocybine l'a aidé à affronter ses troubles de stress post-traumatique. Grâce au réseau des vétérans, Nicholas déniche un thérapeute prêt à lui administrer le produit sous le manteau. « *Ça m'a amené à tout repenser, jusqu'à ma sexualité. Qu'est-ce que je recherche dans le sexe, mesurer mon pouvoir ou partager de l'intimité ?* »

La psilocybine est prohibée depuis 1970 au niveau fédéral. Mais, sur le campus de Harvard, ses consommateurs ne risquent guère d'être inquiétés par les forces de



l'ordre, puisque la commune de Cambridge en a dépénalisé l'usage. Une ville voisine, Somerville, l'avait devancée, un mois plus tôt, en janvier 2021. « *Nous étions remarquablement d'accord, entre élus de tous bords : l'énergie de nos policiers doit être employée à autre chose qu'à traquer cette substance* », indique Ben Ewen-Campen, conseiller municipal (démocrate) à Somerville. Comme ses parents, ce biologiste âgé de 38 ans a étudié à Harvard. Il a pris à quelques reprises de la psilocybine, avec des amis, à ciel ouvert. « *J'ai éprouvé une puissante proximité avec la nature, dit ce jeune père de famille en nous recevant dans son jardin. L'un de mes premiers trips fut plus effrayant : j'ai pris brutalement conscience que mes proches allaient mourir. Paradoxalement, ça m'a rapproché d'eux.* »

## EFFET ANTIDÉPRESSEUR

Depuis 2019, d'autres villes américaines ont dépénalisé la psilocybine : Denver, Seattle, Detroit, ou encore la capitale fédérale, Washington, DC. Quant à l'État de l'Oregon, dans le Nord-Ouest, il autorise son usage thérapeutique depuis novembre 2020. Ces avancées ont été suscitées, le plus souvent, par des groupes de pression citoyens, qui militent pour la démocratisation des substances psychédéliques, au niveau tant local que national. Rick Doblin, le fondateur du plus médiatique d'entre eux, MAPS, est diplômé de Harvard. « *Le hiatus entre la sévérité de la loi fédérale et le discours scientifique est aberrant* », convient Ben Ewen-Campen, qui fut sollicité par l'une de ces associations, avant de mettre le sujet sur la table du conseil municipal de Somerville.

Par-delà l'agglomération de Boston, le Massachusetts General Hospital fait la fierté des habitants. L'hôpital, rattaché à Harvard, est le troisième plus ancien du pays. Treize Prix Nobel y ont travaillé. Avec près d'un milliard de dollars par an alloués à la recherche, c'est aussi l'établissement hospitalier le plus généreux au monde avec ses chercheurs. Durant vingt ans, Jerrold

Rosenbaum en a dirigé le service de psychiatrie, qui compte près de six cents employés. « *Avec mes équipes, on s'est rendu compte qu'un mécanisme de "ruminant", ou de ressassement, traverse plusieurs pathologies : dépression, troubles alimentaires, addictions...* », énumère le praticien. Or, d'après plusieurs études menées par des confrères, il semble que les substances psychédéliques, et notamment la psilocybine, soient en mesure de casser ces boucles de rumination chez le malade. »

Intrigué par ces données prometteuses, Jerrold Rosenbaum ouvre le Center for the Neuroscience of Psychedelics en avril 2021, au sein de l'hôpital. « *J'ai oublié de demander la permission* », glisse le septuagénaire en souriant. Manière de sous-entendre que son statut lui a permis de vaincre les réticences d'une institution réputée conservatrice. « *Quand Jerry m'a proposé de le rejoindre, j'ai cru qu'il blaguait, se rappelle l'un de ses associés, le neurobiologiste Stephen Haggarty. En principe, l'usage médical de la psilocybine est proscrit par les autorités fédérales - il faut demander de fastidieuses dérogations. En cas de dysfonctionnement, nous risquons la prison.* »

Le centre a déjà levé près de 3 millions de dollars. Parmi les donateurs figurent quelques laboratoires pharmaceutiques, mais aussi des particuliers dont l'entourage a été frappé par de graves pathologies mentales. Les chercheurs entendent mobiliser des techniques d'imagerie dernier cri pour étudier l'action des psychédéliques sur le cerveau. « *Contrairement à la plupart des médicaments, qu'il faut prendre à intervalles rapprochés, une simple dose peut avoir des effets à très long terme. Nous cherchons à comprendre pourquoi* », détaille M. Haggarty. Le centre s'apprête à commencer plusieurs études à grande échelle pour mesurer l'action de la psilocybine contre la dépression. « *Nous avons trois cent cinquante personnes sur la liste d'attente, s'étonne le professeur Rosenbaum. Les espoirs sont immenses, comme à l'apparition*

**L'UNIVERSITÉ ACCUEILLE LES ARCHIVES DU BANQUIER ROBERT GORDON WASSON, SANS QUI RIEN DE TOUT CELA, PEUT-ÊTRE, NE SERAIT ARRIVÉ. IL SERAIT LE PREMIER OCCIDENTAL À AVOIR VOLONTAIREMENT CONSOMMÉ DE LA PSILOCYBINE**